

Le Journal du Dimanche

Daniel Pennac, accro de la scène

L'écrivain revient sur les planches avec un texte d'Herman Melville

Agathe Poupenay pour le JDD



Delphine de Malherbe

« JE SUIS très lent. » Pourtant, Daniel Pennac, du fond de la bibliothèque des éditions Gallimard, scrute son interlocuteur avec une pétillante vivacité. Celui qui a passé quatre ans et demi à écrire le livre culte sur son passé de cancre, *Chagrin d'école*, est aussi un accro de la scène. En 2006, il a joué *Merci* sous la direction de Jean-Michel Ribes. Le voilà au théâtre La Pépinière avec *Bartleby*, d'Herman Melville. L'histoire d'un duel entre un notaire et un scribe, écrit « comme on oppose deux solitudes ». Tout ça en plein contexte de crise sociale.

Dirigé par François Duval, « qui sait créer une écoute absolue », Pennac s'adonne à cette lecture avec l'abattage que possède celui qui détient vingt-sept années de pratique avec ses élèves. « Même ma femme est une lectrice au long cours. Elle a une autonomie de 700 km. Grâce à elle, je me remémore un roman comme je me souviens d'un itinéraire ; Paris-Biarritz pour moi, c'est du García Márquez. » Dans le même ordre d'idées, il juge que

Bartleby ★★★

Théâtre La Pépinière, 7, rue Louis-le-Grand, Paris 2^e. Du mardi au samedi à 19 heures.
Tél. : 01 42 61 44 16.

■ *Bartleby*, « histoire de Wall Street » née sous la plume d'Herman Melville, est le récit fascinant d'une fascination, le sublime poème d'une énigme renversant toute certitude. Confronté à un homme qui s'arrête, le narrateur cherche, sent, voit. *Bartleby* le scribe ne rechigne pas, il refuse net : stoppe et ressasse le fameux : « Je préfère ne pas. » Ce n'est pas un hasard s'il revient à Daniel Pennac de le mettre en bouche. Son œuvre est peuplée de ces personnages qui n'échappent pas aux cœurs et aux crises, mais volontiers aux institutions et aux ordres. Lecteur sûr et captivant, l'écrivain paraît ici l'œil pétillant. Et entre de bonnes mains avec François Duval qui signe une mise en scène précise. Sans fioritures et nous ramenant à l'essentiel : l'humanité. A.I.C.

la découverte d'un chef-d'œuvre marque la mémoire comme un enfant lors de sa naissance : « Le souvenir de première lec-

ture d'un grand livre n'est pas plus important que le premier cri d'un nouveau-né. Le propre des ouvrages fondamentaux est de donner le sentiment d'être au monde depuis toujours. On n'imagine plus ni passé, ni présent, ni avenir sans eux. »

Dans *Bartleby*, il savoure l'humour d'une histoire qui raconte le désir caché de tous : « J'aime voir ce notaire engager un homme tranquille et calme car il est habitué à travailler entre deux employés hystériques et cinglés. L'un ne fiche rien le matin car il est furieux d'être insomniaque, l'autre glande l'après-midi car il est poivrot, donc cuit. Du coup, le notaire est décontenancé face à cet ovni. » Alors, une à une, ses certitudes s'émiettent. « Mais les romans mettent des centaines de pages à dire ce que Melville traite en soixante-dix. Dire qu'il a cessé d'écrire durant trente-cinq ans après une première édition des *Contes de la véranda*, dont cette nouvelle est extraite ! Et quand il reprend sa plume, il est mort avant d'être publié. »

La vie quotidienne de Daniel Pennac est pour l'heure vouée à Melville. « Ce texte est travaillé comme de la pâte à pain. Rien n'est laissé de côté. Le préparer m'a pris autant d'énergie que si j'écrivais un essai. La réflexion est intense car cette nouvelle parle à tous, et chacun a voulu se l'approprier : elle a fait l'objet de toutes les analyses, marxistes comme freudiennes. » Pennac narrateur ? Cet exercice n'est pas sans lui rappeler son enfance et ses chagrins d'école : « J'apprenais mes leçons. Je parvenais à les réciter devant ma famille. Et devant le prof, plus rien. » Désormais devant son public, la boucle est bouclée.

Bartleby, d'Herman Melville, avec Daniel Pennac, mise en scène de François Duval.